

UNE LONGUE IMPATIENCE

Du même auteur

Un été à quatre mains, HD ateliers Henry Dougier, 2017

Vermeer, entre deux songes, Invenit, 2017

De vives voix, Le Temps qu'il fait, 2016

L'ombre de nos nuits, Notabilia, 2016 (J'ai lu, 2017)

Le dernier gardien d'Ellis Island, Notabilia, 2014 (J'ai lu, 2016)

Noces de neige, éditions Autrement, 2013 (J'ai lu, 2014)

Nos vies désaccordées, éditions Autrement, 2012 (J'ai lu, 2013)

Les heures silencieuses, éditions Autrement, 2011 (J'ai lu, 2012)

Sur l'auteur

Venue à l'écriture par la poésie, Gaëlle Josse publie son premier roman, *Les heures silencieuses*, en 2011 aux éditions Autrement, suivi de *Nos vies désaccordées* en 2012 et de *Noces de neige* en 2013. *Le dernier gardien d'Ellis Island* a été un grand succès et a remporté, entre autres, le Prix de littérature de l'Union européenne. Son deuxième roman publié par Notabilia, *L'ombre de nos nuits*, a été lauréat du Prix France Bleu/Page des Libraires 2016. Ses romans sont traduits en plusieurs langues.

Tous ses livres sont parus en édition de poche et sont étudiés dans de nombreux lycées, où elle est régulièrement invitée à intervenir.

Gaëlle Josse est diplômée en droit, en journalisme et en psychologie clinique. Après quelques années passées en Nouvelle-Calédonie, elle travaille à Paris et vit en région parisienne.

Une longue impatience est son troisième roman publié par Notabilia.

Gaëlle Josse

UNE LONGUE
IMPATIENCE

roman

NOTAB/LIA

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2017
© Visuel : Paprika
ISBN : 978-2-88250-498-0

*Le vent, le vent de l'encre se lève à son
passage et souffle dans ses pas.*

*Et le livre qui suit, n'étant composé que
des traces de ses pas, s'en va lui aussi au
hasard.*

Sylvie Germain
La Pleurante des rues de Prague

*Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente*

Guillaume Apollinaire
« Le pont Mirabeau », *Alcools*

À ma mère

Ce qui vient, ce qui part

Rue des Écuycers, avril 1950

Ce soir, Louis n'est pas rentré. Je viens d'allumer les lampes dans le séjour, dans la cuisine, dans le couloir. Leur lumière chaude et dorée, celle qui accompagne la tombée du jour, si réconfortante, ne sert à rien. Elle n'éclaire qu'une absence. Dans leur chambre, baignés, séchés, au chaud dans leurs pyjamas aux couleurs douces, les petits sont à leurs jeux, à leurs leçons, à leur monde. Puis ils ont faim, les voilà à la cuisine, qui me demandent pourquoi Louis n'est pas là.

Je ne sais que leur dire. Peut-être vais-je leur expliquer qu'il va arriver ; il sera resté faire ses devoirs chez un ami, ils auront bavardé, il se sera attardé et aura laissé passer l'heure. Et j'essaierai de croire mes propres paroles tout en préparant le repas, en surveillant le four, en disposant les assiettes, les verres, en rangeant la vaisselle superflue empilée sur l'évier, *il ne va pas tarder, venez dîner.*

Je n'ai pas encore fermé les volets, je ne peux m'y résoudre, ce serait murer la maison, ce serait dire à Louis qu'il ne peut plus entrer, que la vie s'est retranchée à l'intérieur et que personne ne doit désormais en franchir le seuil. Les vitres sont froides sous la courbe des doubles rideaux en percale retenus par leur cordon torsadé. Je fixe les points lumineux des lampes qui s'y reflètent, ils démultiplient l'espace en créant un monde inversé, d'une insondable profondeur.

Dehors, la nuit est là, elle succède à un jour d'avril changeant que le soleil a réchauffé, à peine, pas assez pour qu'on puisse croire enfin au printemps, un jour à la lumière assourdie, ouatée, avec un ciel ocellé de nuages gris clair.

Étienne vient d'arriver, je l'entends, le bruit de son pas dans l'escalier l'a précédé, les marches avalées deux par deux, son habitude, éviter celles qui grincent. Il embrasse les enfants qui courent vers lui, une cavalcade joyeuse, puis il se défait de sa veste, enlève ses chaussures. Je reste en retrait. Il s'avance pour m'embrasser, je recule d'un pas, le fixe sans un mot. Puis je parviens seulement à dire *Louis n'est pas rentré*. J'entends ma propre voix, blanche, sourde, embourbée, à l'image du visage exsangue, du visage de craie que je viens de croiser dans le miroir de l'entrée. Je tiens mes mains posées bien à plat sur ma robe, pour qu'il ne voie pas combien elles tremblent. *Venez finir votre repas, les enfants, j'ai fait du dessert*. Étienne les rejoint

et s'installe à table. Il avise le couvert inutilisé en face de lui, et aussi mon assiette restée vide, deux disques de faïence blanche éclairés par la lampe à suspension. Il regarde sa montre. Il me regarde.

Je vais le chercher. En se levant, il renverse sa chaise qui claque sur le carrelage de la cuisine et fait éclater le silence. Sa tête heurte la suspension et la lumière se met à voler en tous sens dans la pièce, comme un projecteur fou. J'ai sursauté. Replacé la chaise. Arrêté le mouvement de la lampe. *Au lit, maintenant, les enfants.* Je les accompagne jusqu'à leur chambre, où j'arrange une couverture, regonfle les oreillers, propose une peluche, ramasse un livre, un jouet à terre. *Non, pas d'histoire ce soir, il est tard. Oui, je laisse la lumière dans le couloir. Promis.* C'est le temps des mots secrets, ceux qui permettent de dénouer la journée, de la reposer dans ses plis avant de la laisser s'enfuir, se dissoudre, c'est le temps d'appivoiser la nuit, c'est le temps des mots sans lesquels le sommeil ne viendrait pas. Je plonge le visage dans la tiédeur des cous, des oreilles, des bras qui veulent me retenir, des doigts légers, un peu collants, qui caressent mes joues, je sombre dans la douceur des cheveux lavés, du linge frais. *Chut maintenant. Il faut dormir.* Une fois franchie leur porte, j'entre dans ma nuit, à la rencontre de la part de ma vie qui vient de brûler.

Étienne n'a pas retrouvé Louis, malgré les heures passées à sillonner le village, la grande route, le port de pêche, jusqu'à mon ancienne maison, la cabane

du sentier de la falaise, qui est aussi celle de l'enfance de Louis. J'ai veillé toute la nuit à l'attendre, à guetter dans la rue le bruit du moteur de la voiture, le claquement des portières, à espérer entendre leurs deux voix mêlées dans l'escalier. À son retour, il s'est endormi, épuisé, après avoir cherché en vain à me rassurer. J'entends son souffle, une vibration à la fois légère et présente, une régularité qui s'accorde mal avec ma respiration oppressée, haletante, je regarde les mèches qui tombent en désordre sur son visage, et la masse sombre, arrondie, de son corps abandonné au sommeil sous les couvertures.

C'est une nuit interminable. En mer le vent s'est levé, il secoue les volets jusqu'ici, il mugit sous les portes, on croirait entendre une voix humaine, une longue plainte, et je m'efforce de ne pas penser aux vieilles légendes de mer de mon enfance, qui me font encore frémir. Je suis seule, au milieu de la nuit, au milieu du vent. Je devine que désormais, ce sera chaque jour tempête. Au matin seulement je me suis assoupie et j'ai sursauté en entendant claquer la porte d'entrée, mais ce n'est que la femme de charge qui vient chaque semaine pour la lessive. J'ai honte d'être encore en vêtements de nuit, pieds nus, ni peignée ni lavée, et j'ai sursauté en découvrant dans la salle de bains ma propre silhouette, fantomatique, échevelée, avec les lèvres pâles et de grands cernes bleus.

Le soir suivant, les soirs d'après et tous les autres soirs, Louis n'est pas rentré. À table, je continue

à disposer son couvert. Il ne s'est pas présenté au lycée, aucun de ses camarades ne l'a vu, il n'a laissé aucun message, aucun papier dans sa chambre, il n'a rien dit de particulier au cours des jours précédents, rien qui puisse donner une piste, une esquisse d'explication, un espoir, rien à interpréter ou à comprendre. Son absence est ma seule certitude, c'est un vide, un creux sur lequel il faudrait s'appuyer, mais c'est impossible, on ne peut que sombrer, dans un creux, dans un vide.

Les gendarmes sont venus, ils étaient quatre dans le salon, avec leurs uniformes, leurs képis, leurs questions. Ils ont essuyé leurs pieds et essayé d'éviter les tapis, parce que la maison Quémeneur, ici, au village, c'est quelque chose, je le sais bien. Jamais ils n'auraient pensé y être appelés un jour. C'est un monde feutré qui n'a jamais eu affaire à eux et ils sont presque intimidés d'en franchir les murs, et aussi secrètement réjouis qu'on les ait appelés, j'en suis certaine. Chez les Quémeneur, comme dans toutes les maisons de la rue des Écuyers, les gendarmes, c'est juste bon à attraper les voleurs de poules et à ramener les ivrognes chez eux, pas grand-chose d'autre. Ils pourront raconter à leurs épouses à quoi ressemble l'intérieur d'une de ces maisons, ils pourront leur dire la couleur des rideaux, des fauteuils, les gravures sur les murs et l'enfilade de pièces que l'on devine depuis le salon. Elles répondront que c'est bien beau, tout ça, ça fait

envie bien sûr, mais ça n'empêche ni le malheur ni la misère d'entrer quand ça leur chante. Ils ont écouté et assuré qu'ils feraient tout ce qui est possible pour retrouver Louis, ils m'ont répété qu'il ne fallait pas trop s'inquiéter, *une fugue, ça arrive, vous savez, madame, c'est un adolescent un peu difficile, dites-vous, mais il va sûrement revenir. Il est mineur, il n'a pas d'argent, où voulez-vous qu'il aille ?* Je n'ai pu que hocher la tête pour approuver ces paroles que j'aimerais tant croire, mais ce ne sont que les mots usés, épuisés, rapiécés, de l'impossible réconfort.

Étienne les a remerciés d'être venus aussi vite, de nous avoir épargné le déplacement à la gendarmerie, il leur a offert à boire, debout, sans traîner, comme cela se fait entre hommes, et il les a raccompagnés en tenant à la main le papier pelure rose plié en quatre où figure le double de notre déposition. Il avait le visage fermé, le pli vertical entre les yeux lui donnait une dureté inhabituelle.

Entre nous deux, les mots peinent à trouver leur chemin, maintenant. Enfin je les ai laissés venir, et je lui ai dit qu'il n'aurait pas dû. J'ai explosé, et les mots jusque-là tenus en bride, à grand-peine, lui ont sauté au visage. Ils le griffent, ils l'entaillent. L'écorchent. Je voulais qu'il ait mal. C'était un trop-plein qui éclatait, qui se déversait, une morsure, un orage. Lorsque j'ai voulu quitter la pièce, il est revenu vers moi, me toucher, les cheveux,

les mains, le visage, pour s'assurer que j'étais toujours là, même dans ma colère contre lui. Je me suis dérobée.

Tu n'aurais pas dû.

C'est tout ce que je pouvais dire, le reste, ç'a été avec mes poings. Il ne s'est pas défendu, il a voulu me répondre, et s'est tu. Parfois, il vaut mieux. Il a pris sa veste et il est redescendu à la boutique, la pharmacie au rez-de-chaussée de la maison, avec la double vitrine qui s'ouvre sur la rue principale, avec les pots ventrus en porcelaine blanche aux inscriptions dorées et aux plantes médicinales peintes, exposés sur les étagères en bois sombre, avec les affiches de bébés joufflus et souriants qui vantent les qualités d'un lait maternisé, du savon Cadum, de la Marie-Rose contre les poux, ou celles qui exposent les bienfaits de la Quintonine sur la santé de toute la famille. Il va tenir à distance, pour quelques heures, cette embardée qui nous a empoignés là, au détour d'une soirée de printemps, il va l'oublier là, comme il peut, entre le déchiffrement des ordonnances, les tubes d'aspirine, les boîtes de comprimés et le Mercurochrome.

Oui, il n'aurait pas dû. Pas dû dégrafer sa ceinture en cuir et en frapper Louis jusqu'à avoir mal au bras. Il le sait. Je revois les traces rouges, les zébrures qui s'entrecroisent en losange sur les jambes maigres de Louis. Je devine le bruit du cuir qui glisse comme

un serpent dans les passants de son pantalon, et qui siffle dans l'air en s'abattant sur la peau. Chaque geste est sans retour. Ce qui est fait est fait. Depuis longtemps, tout est devenu impossible entre eux. Depuis la naissance des petits, Étienne ne supporte plus mon fils, le témoin encombrant d'une autre vie, le rappel permanent que j'ai été possédée par un autre homme, et tout cela est ineffaçable. Louis est celui qui l'empêche de croire en une vie faite de notre seule histoire, sans peines et sans passé.

Longtemps, Louis s'est tu, pour moi. Chaque jour, tout était prétexte aux mots qui blessent, éraflent, déchirent. Il y a eu les gestes trop vifs, l'impatience, les colères. Les humiliations, les brimades. Je me sens écartelée, je tente de réparer, d'adoucir, de consoler, de prendre sur mes épaules tout ce qui peut l'être. À seize ans, Louis dépasse Étienne d'une tête. Quand Étienne a eu le bras levé, le ceinturon prêt à s'abattre une fois encore sur ses jambes, sur son dos, Louis s'est jeté sur lui, le lui a arraché des mains, il l'a plaqué contre le mur en le tenant aux épaules et l'a regardé dans les yeux. Pas un mot. Il l'a tenu jusqu'à ce qu'il sente la peur dans son regard, jusqu'à ce qu'il sente battre les veines de son cou tout près de ses doigts, jusqu'à ce qu'il sente la terreur enfin changer de camp. Ses bras, en acier, ses phalanges devenues blanches. Puis il a tout relâché. C'est ce qu'Étienne m'a dit, le souffle court, des traces sur le cou. Il tremblait. De colère, de peur aussi, je crois.

Les yeux de Louis. Son regard. Le regard de mon fils lorsque je suis entrée dans la chambre. Un œil de cheval fou. L'œil rond, l'œil qui tourne, cerné de blanc, l'œil qui enferme une peur sans fond. L'œil qui cherche une issue, n'importe laquelle, même un précipice pour s'y jeter, dans une fuite que personne ne peut entraver, calmer ou raisonner. Plutôt les jambes brisées, l'échine broyée que les coups. J'ai vu ça, enfant. Les antérieurs jetés en avant à cisailer l'air, l'encolure tendue à se rompre, les tendons comme des fils d'acier brûlants, la croupe tremblante, la peau parcourue de frémissements, les sabots qui piétinent le pavé, les fers qui font jaillir des étincelles, comme des flammèches sorties de l'enfer. Et le bras qui abat la cravache jusqu'à ce que la bête fléchisse sur ses jarrets, et dans un ultime tremblement, s'affaisse et renonce. Oui, j'ai vu ça. Comment aurais-je pu imaginer que ce même regard, cette même panique, je les retrouverais un jour chez mon propre fils ?

Le lendemain matin, Étienne lui a annoncé son départ immédiat en pension. Les pères jésuites auraient raison de son insolence et de son ingratitude. Ils sauraient le dresser, a-t-il dit. De cela, il était certain. Il savait de quoi il parlait. Au soir, Louis n'a pas reparu.

Seize ans, à vif. Le temps de tous les tourments, des désordres, des élans, des questions, des violences contenues qu'un mot heureux pourrait apaiser, des fragilités qui n'attendent qu'une main aimante. L'âge où tout est prêt à s'embraser, à s'envoler ou à s'abîmer. Je le sais, je suis passée par là. Les grandes marées du cœur. Louis a éprouvé la rage, la déception, la colère, et aussi une peine qu'il ne voulait pas s'avouer, face à tant d'inconnu qu'il découvrait en lui. Il faut du temps pour se déchiffrer à ses propres yeux. Son enfance a pris fin depuis longtemps, il n'en reste qu'une béance, celle de l'absence de son père, que je suis impuissante à combler. Et puis Étienne, arrivé un jour chez nous, si bien élevé, si bien habillé, mains blanches aux ongles polis, chapeau à la main, avec des promesses plein les bras, plein la bouche, cet homme qui m'aime et me désire depuis si longtemps, que j'aime aussi. Il avait promis de s'occuper de mon fils. Depuis, Louis avance dans cette zone incertaine, entre le rejet et l'espoir, entre la défiance et une terrible envie d'être aimé. Comme nous tous.

Il a décidé de l'accepter, cet homme qui m'a choisie. Alors il ne comprend pas. Il ne comprend pas que la main tendue devienne griffe ou serre, sans raison. L'un et l'autre ont tenté de s'approprier, dans une envie de séduction, d'adoption mutuelle. Une affection raisonnée, en quelque sorte, une barque à mener de concert, pour le bien de tous. Un cheminement hésitant, un peu erratique, puis qui semble trouver son tracé. Ça été un bref âge d'or, mais je crois que Louis aurait préféré que jamais il n'ait existé. Il est plus terrible de se voir retirer une affection pleine de promesses que de ne l'avoir jamais connue. L'or devenu plomb. Cette violente transmutation, cette insupportable alchimie à rebours. On n'en veut pas à ceux qui n'ont rien à donner, mais comment supporter de se voir privé de ce qui a été un jour offert ?

J'essaie de revenir en arrière, de remonter le courant pour comprendre, une sorte de marche en écrevisse, même si cela ne sert pas à grand-chose maintenant.

Dès que mon ventre s'est arrondi, que mes seins ont gonflé, que ma démarche s'est alourdie, Étienne est devenu d'humeur changeante, coléreuse, irascible envers Louis. Un rien le mettait hors de lui. L'odeur de l'autre, de l'autre qu'on ne supporte plus. Il le chasse de ce territoire qu'ils sont en train d'inventer. Du lieu d'un amour entrevu. Louis a tenté de se faire petit, toujours plus petit, de se faire oublier, de ne rien vouloir, de ne rien demander.

Ne pas peser davantage qu'une plume dans l'air, qu'une goutte dans l'eau, qu'un pétale tombé.

Il est mon fils, mon enfant, ma vie et je n'ai pu imaginer ce qui se dégradait, s'amenuisait sous mes yeux. Peu à peu, tout s'est corrodé, effrité. Ce que faisait Louis, ce qu'il disait, ce n'était jamais assez bien, ce n'était jamais ce qu'il fallait, au moment où il le fallait. *Tu ferais mieux de te taire. À ta place j'aurais honte. Avec tout ce qu'on fait pour toi...* Les mots blessent bien davantage que le ceinturon. Sa vie est devenue un perpétuel contretemps, un perpétuel empêchement. Je ne savais comment les aider à retrouver la juste mesure. Chaque tentative était vaine, repoussée, ou ignorée.

Chaque jour un peu plus, il s'est senti devenir un étranger, cela m'est clair aujourd'hui, mais j'ai été aveugle dans le cours du quotidien, ou borgne, du moins pas assez forte pour ramener chacun à la raison. Il s'est senti indésirable, malgré la douceur des gestes et des attentions que je continuais à lui prodiguer, malgré la force vitale, animale, de notre lien. Malgré tout ce que nous avons traversé ensemble. Il n'était plus le bienvenu dans cette maison qui est celle d'Étienne, d'Étienne Quémeneur, et qui le restera, celle qui s'étale, en hauteur, en largeur et en fenêtres sur la rue principale. Il a compris qu'Étienne lui avait juste concédé un semblant de place, comme à un animal domestique dont on n'ose se débarrasser, de crainte qu'il morde au moment où on le saisira.

Par deux fois, il a vu mon ventre s'emplir d'une nouvelle vie, il a vu mon teint pâlir, mes traits se

creuser, il m'a vue me charger de fatigue et de joie, il a vu mon pas ralentir, et dans ces moments-là, nous étions plus proches que jamais. Par deux fois, mon ventre s'est ouvert pour laisser le passage, dans les cris et dans le sang, à de minuscules créatures écarlates, vagissantes, désarmantes de présence et de fragilité, vite enveloppées de langes et de couvertures. Gabriel, puis Jeanne. Il en était si heureux !

Je sais qu'il y a eu des jours dont le souvenir l'a longtemps meurtri. Celui de la remise des prix a été l'un d'eux. Il avait tant voulu que je sois là, avec lui. Il était tellement fier. C'était à quelques jours de mon accouchement. J'étais épuisée. Étienne et le docteur Grange m'avaient, à force d'insistance, persuadée de rester allongée, *pense au bébé, Anne, pensez à l'enfant, madame*, et de renoncer à accompagner Louis. Malgré tout, je voulais y aller, lui montrer tout mon orgueil de le voir récompensé devant tous, devant toutes ces familles qui nous ont toujours regardés de haut, tous les deux. Déjà, sur le fauteuil de la chambre, j'avais disposé ma robe, la seule dans laquelle je rentrais encore, et mes bas, puis j'avais sorti mes chaussures, malgré la douleur d'y faire entrer mes pieds enflés, et on l'avait rabroué lorsqu'il avait frappé à la porte pour venir me chercher. *Tu ne crois pas qu'on a autre chose à penser en ce moment ?* Il avait refermé la porte. Quant à Étienne, il avait jugé que ce n'était pas sa place. Louis n'avait rien dit. Il y était allé seul.

J'avais passé la matinée à imaginer la scène, alors que mon ventre se contractait de plus en plus fort, de plus en plus longuement, les reins arqués, la sueur au front, et qu'une nouvelle vie exigeait son arrivée au monde. Tous les parents devaient déjà être là lorsqu'il était arrivé, certainement au dernier moment, à reculons. À l'appel de son nom, il avait dû monter sur l'estrade improvisée dans le gymnase dépoussiéré, lessivé et décoré en hâte pour l'occasion, guirlandes en crépon coloré et bouquets disposés dans de grands vases, encore enveloppés de leur papier cristal, je suppose.

Il avait dû prendre avec maladresse, embarrassé, le livre qu'on lui mettait dans les bras, surmonté d'une feuille roulée et fermée par un ruban. Il avait serré la main qu'on lui tendait, et vite il avait laissé sa place au suivant. Pour lui, je crains qu'il n'y ait pas eu d'applaudissements, comme pour les autres. Personne à embrasser, aucun regard où chercher amour et fierté. Une fois revenu à son siège, il avait dû dérouler le papier et voir son nom calligraphié à l'encre noire, sous la mention du prix de français. Il avait dû regarder le livre dont on venait de le doter, à l'épaisse couverture cartonnée, au titre imprimé en majestueuses lettres dorées dont il sentait le relief sous ses doigts, livre qu'il était venu m'offrir à son retour. Victor Hugo, *Quatrevingt-treize* et *L'Homme qui Rit*. C'est le plus cadeau qu'on m'ait jamais fait, ils sont toujours là, sur ma table de nuit, je les ai lus avec émerveillement, même si au début, cela m'était difficile. Parfois je ne comprenais pas tous les mots, je devais chercher dans le dictionnaire. Depuis, j'ai

continué avec les livres, comme à l'école, il y a longtemps, lorsque je lisais au lieu d'apprendre mes leçons. C'est un bonheur retrouvé, auquel je ne m'attendais pas. Je le lui dois.

Dès la fin de la cérémonie, il était rentré aussi vite que possible, j'en suis certaine, faute de savoir à qui parler et comment se comporter devant un buffet pris d'assaut. De toute façon, je crois qu'il n'avait pas faim. Personne n'avait dû lui adresser la parole, ses camarades devaient être accaparés par leurs parents. Peut-être s'était-on demandé pourquoi il était venu sans sa famille. Ou peut-être pas. Nous n'existons pas pour ces gens-là. Il était resté invisible. Mieux valait fuir. Dieu, que j'ai eu mal pour lui.

L'intimité de notre nouveau couple, qu'il a dû côtoyer, a été inconfortable pour lui, je m'en rends compte. Je le comprends, malgré notre pudeur, notre discrétion, notre absence de démonstrations devant lui. Je crains que parfois un geste furtif, ou une conversation interrompue par sa présence, ou un gémissement pourtant étouffé, le soir, de l'autre côté de la cloison, soient venus le troubler et faire surgir des images qu'il avait dû tenter d'écarter, à grand-peine.

Peu à peu, je crois qu'il a compris ce que j'éprouvais. Compris le poids de ma dette envers Étienne, celui qui était venu me chercher alors que j'étais à terre, ou presque. Malgré mes efforts pour me montrer équitable envers chacun, je m'épuisais dans cette vaine distribution, dans cette impossible répartition

de l'amour. Je voulais croire à la paix entre tous, à l'effacement des malentendus. Débordée, j'ai cru être vigilante, aimante. Aveugle, aussi, avançant à tâtons dans ces eaux troubles du don et de la reconnaissance qui assombrissaient mes envies simples d'une vie apaisée. Comme au cours d'une promenade champêtre en été, le regard tombe soudain sur une chouette clouée à la porte d'une grange.

Louis a résisté, il s'est arc-bouté et a cherché à faire taire en lui la question qui le taraude depuis trop longtemps. Est-il de trop ? Mon enfant solaire, devenu taciturne. Il s'en veut d'avoir cru en cet homme entré par effraction dans sa vie en venant chercher sa mère un dimanche d'été.

Il s'est fait discret, cherchant à se fondre dans la maison, à s'incruster dans les motifs du papier peint, à ne pas peser, d'aucune façon. Et un jour, tout a cédé, une digue qui rompt, un barrage qui lâche. Rien qu'on puisse retenir. Il n'en a fait qu'à son envie, puisque rien ne servait à rien, puisque ses efforts restaient invisibles. Surtout, il s'en voulait d'avoir espéré.

Il avait manqué les cours, une fois encore, lorsque Étienne l'a frappé, si fort que dans sa chambre, de longues heures après, malgré mes mains et mes larmes qui tentaient de le soigner, de l'écouter, de réparer, d'adoucir, il peinait à retrouver son souffle, à bouger ses membres. La tête qui cognait à éclater. J'ai eu peur, tellement peur. La ceinture avait laissé des

marques, des lignes brisées, des lignes croisées, déjà gonflées, cloquées, un dessin fou, effrayant et confus, comme une monstrueuse et indéchiffrable formule.

Ce jour-là, il était descendu au port de pêche, il avait tourné autour des embarcations, des amoncellements de filets sur les quais, des casiers, des flotteurs. Il avait retrouvé des odeurs familières de mer, de poisson, de peinture fraîche, rejoint son monde d'avant. Le monde de son père, ce qu'il en reste dans ses souvenirs. Là-bas, il reste le fils d'Yvon. Personne n'a oublié.

J'étais convoquée au lycée. C'est ce que me disait la lettre reçue la veille, quelques lignes laconiques tapées à la machine sur un mauvais papier blanc, une formule sèche et une orgueilleuse signature noire toute en pointes, recouverte par un tampon à l'encre violette. Je l'avais cachée au fond de mon sac, sous mon poudrier et la liste des courses, pour qu'Étienne n'en sache rien. Je me tenais prête à y aller, à expliquer, à promettre. Louis allait promettre, lui aussi. Tout allait rentrer dans l'ordre. Puis Étienne est arrivé au soir, la colère, la honte au front. Dans la journée, il avait croisé le directeur. Humiliation. Il a ouvert la porte de la chambre de Louis sur sa fureur, sur le geste qu'il ne contrôlait plus, le geste de son propre père, le seul dont il se souvienne et dont son bras avait retrouvé aussitôt le chemin. Lorsque je suis arrivée, alertée par les cris, par le bruit, Gabriel trottant sur mes talons, Jeanne dans les bras, juste sortie du bain, enveloppée en hâte d'une serviette, il était trop tard.

Depuis, ce sont des jours blancs. Des jours d'attente et de peur, des jours de vie suspendue, de respiration suspendue, à aller et venir, à faire cent fois les mêmes pas, les mêmes gestes, à essayer de reconstituer les derniers moments de la présence de Louis à la maison, à tenter de me souvenir des derniers mots échangés, de les interpréter, d'y trouver un sens caché, d'y déceler un message, une intention. À penser à ce qui m'avait échappé, à ce que je n'avais pas su voir, pas su deviner, pas su dire. Des jours à imaginer ce qu'il pouvait avoir en tête, à rencontrer ses camarades, ses professeurs. Personne n'a rien à me dire. Je sens que j'importune, qu'on m'évite, qu'on me fuit, mon insistance fait l'effet de la crécelle agitée par les lépreux. Le malheur, ça ne se partage pas. Dans sa chambre, tout est en place, il n'a pris que ses vêtements les plus chauds, caban, ciré, pulls, bottes, un peu de linge de rechange, le livre de Jack London que je venais de lui offrir pour son anniversaire, *L'Appel de la forêt*, et sa carte d'identité.

Je le cherche, comme n'importe quelle mère cherche son enfant et ne cessera d'errer, de renifler toutes les traces possibles, comme un animal, avant de connaître la vérité. J'ignorais abriter en moi, au creux de mon corps de mère, autant de place, autant de replis, d'interstices que la douleur pouvait atteindre et irriguer d'un flux sans fin. Depuis des jours que je ne compte plus, je vais partout, je questionne. Au port, chaque pêcheur se souvient de moi, la veuve d'Yvon Le Floch, et tous hésitent à me parler de la même façon depuis que j'habite la maison Quémeneur, depuis que pour eux, j'ai franchi d'invisibles et définitives frontières. Personne n'a vu Louis. Chaque jour est comme une pierre jetée d'une falaise, qui tombe avec un bruit mat et s'immobilise dans l'oubli.

Il y a quelques jours, je suis retournée à mon ancienne maison, la bicoque adossée contre le vent, avec ses volets bleus fatigués, sur la lande, à l'entrée du sentier douanier qui surplombe la mer, mais il n'y est pas venu. Personne n'est entré là. J'avais déposé du pain, des conserves, des confitures, un peu d'argent. Inutile. J'ai ouvert les volets, aéré, j'ai balayé, essuyé le sable infiltré sous le seuil. Je me suis assise à la table, comme avant, et je me suis endormie, la tête posée sur les bras, comme à l'école lorsque j'étais enfant, cédant à trop de nuits sans sommeil, trop de nuits où le grondement de l'océan s'accorde au tumulte de mes pensées.

À mon réveil, je me suis sentie plus forte. Reposée, les idées claires. Je savais ce que j'allais faire. J'ai décidé d'aller à la grande ville, à quelques dizaines de kilomètres d'ici, d'aller à la capitainerie du port.

Les gendarmes n'ont retrouvé aucune trace de Louis, mais lorsque je suis retournée les voir, les questionner encore – ils n'osent pas m'éconduire, je sens la pitié dans leurs regards qui se dérobent –, l'un d'entre eux m'a dit des mots qui m'ont brusquement semblé évidents et qui n'en finissent pas de tourner dans ma tête. *Vous savez, madame, il est costaud pour ses seize ans, votre Louis, et sur une carte d'identité, ça se bricole, une date de naissance. Et il y a des patrons pas regardants. Les cargos, il en part tous les jours, là-bas. On ne sait jamais...*

À cet instant, je l'ai regardé sans pouvoir répondre, abasourdie, sidérée. Très loin en moi, quelque chose se creusait, se désagrégeait, et en même temps, cette sensation d'espoir fou, de saisir une bouée, un débris de mât ou de coque flottant dans un naufrage, et de s'y agripper pour survivre.

Le lendemain, j'ai pris le car. Le même, celui qui me conduisait à la conserverie, pendant les années de guerre, du moins tant qu'il y avait encore du travail, pour éviscérer sur un tapis roulant, les pieds dans l'eau, dans le froid et les déchets gluants, les poissons argentés, glissants, d'un mouvement de couteau rapide, puis les trancher, mettre les morceaux en boîte. Jusqu'à ce qu'Étienne vienne

me demander de l'épouser, à la fin du mois de juin 1945, peu après la capitulation allemande. C'est une nausée qui m'a saisie lorsque je suis montée dans ce car, avec ses sièges en skaï bordeaux aux accoudoirs déchirés, avec cette odeur de misère que j'ai trop connue, avec ces vitres sales et cet indéfinissable relent d'essence et de sueur refroidie.

Une image a ressurgi, une image de ces temps-là, comme une toile qui se déchire devant mes yeux. Juste à côté de l'arrêt du car, où je descendais avec ma blouse et mon repas serrés dans un panier, l'image du drapeau rouge, blanc et noir, immense, flottant avec arrogance sur le bâtiment réquisitionné à l'époque par la Kommandantur, sur les quais, face au bassin à flot. Me revient aussi le souvenir des contrôles à l'entrée de la ville. Les voix rauques, les mots que je ne comprenais pas, les gestes mécaniques, rapides, nerveux, les pistolets-mitrailleurs et les mains gantées de cuir noir, les véhicules bâchés et les énormes motos postées au bord de la route. Bientôt il n'y a plus eu d'essence, ni de travail à la conserverie, pour de longs mois. Il avait fallu survivre, s'en inventer les moyens chaque matin. Et à nouveau, dès que cela avait été possible, j'avais repris le car.

Au port, je suis allée à la capitainerie où on m'a reçue avec indifférence, les femmes n'ont rien à faire ici, c'est ce que j'ai compris des regards étonnés, impatientes, posés sur moi. *Je cherche mon fils, Louis Le Floch, pouvez-vous m'aider ?* C'est tout ce que j'ai su

dire lorsqu'on a daigné me demander la raison de ma présence entre ces murs. Un jeune officier des Affaires maritimes a fini par me faire asseoir dans un bureau minuscule, encombré, dans le courant d'air de la porte ouverte. Il m'a offert du café pendant qu'il consultait des registres. À chaque page tournée, la sensation que mon cœur allait se décrocher, tomber, ou exploser, et que tout espoir s'éloignait, une fois de plus.

Il ressemblait un peu à Louis, à ce que serait mon fils dans quelques années, avec ses cheveux châtain, ses traits nets, son regard si clair, si franc. Le jeune homme s'est arrêté longuement sur une page. *Louis Le Floch, dites-vous ? J'ai ici un embarquement à la date du 16 avril dernier. Sur le Terra Nova à destination de la Réunion. Convoyage d'un tramway, un modèle réformé offert par l'État pour faciliter l'évacuation des récoltes de canne à sucre, d'après ce que je comprends. Il doit poursuivre sur Durban, Buenos Aires et Valparaiso. Du charbon à embarquer, certainement. Retour prévu début décembre, avant Noël.* Il s'est interrompu avant de poursuivre.

S'il s'agit bien de lui, il a signé son engagement la veille du départ, apparemment, en remplacement d'un matelot malade. Ça arrive. Mineur, vous dites ? Pas d'après la fiche qu'il a remplie ni les papiers qu'il a montrés. Tout a l'air en règle. Je suis désolée, madame, on m'appelle. Je vous raccompagne.

Maintenant, je sais mon fils en mer. Je me suis levée, j'ai dû m'appuyer quelques secondes contre

le bureau. Devant moi, la page du registre, avec toutes ses lignes, ses tampons, ses signatures, ses numéros, et la tasse de café refroidi que je n'avais pas touchée. *Vous vous sentez bien, madame ? Ça ira ?* J'ai dit oui d'un mouvement des paupières et je suis sortie. Où aller maintenant ? Je n'ai retenu qu'une chose. Un retour prévu en décembre, avant Noël.

Louis, en mer.

Dehors, les quais, les grues, les élévateurs, les câbles, les filins, les caisses, les rouleaux, les sacs, les conteneurs en métal gris ou rouge sale. J'ai marché au milieu, sans esquiver les taches, les flaques d'eau grasse irisée par les traces de gazole. Les cargos, hauts comme des montagnes d'acier. Louis était parti sur un bâtiment comme ceux-là. Embarqué. Il serait revenu pour Noël. Les noms inconnus résonnaient en moi, comme les paroles d'une incompréhensible chanson. La Réunion, Durban, Buenos Aires, Valparaiso. En rentrant, je regarderais dans un atlas. L'officier avait dit qu'en ce moment, le *Terra Nova* devait avoir franchi le détroit de Gibraltar et se dirigeait vers le canal de Suez. Rien de particulier ne leur avait été signalé au sujet de ce cargo. Pour Noël.

J'ai eu envie de rire, de pleurer. La joie. La joie folle. La folle allure du galop des pensées. Louis serait devenu un homme à son retour, je le trouverais grandi, plus fort, plus musclé, avec la peau

brunie et le regard qui porte au loin, avec mille histoires de mer à me dire. Je me suis sentie fière de lui, tout compte fait, déjà je lui avais pardonné toute l'inquiétude, toute cette angoisse qui ne me quittait pas depuis sa disparition.

Depuis, chaque jour, je l'attends.

Chaque matin, je réveille Gabriel et Jeanne, les habille, les prépare, les nourris, les conduis à l'école, le long bâtiment gris sale aux murs tachés de suie et d'humidité, près du port de pêche. Aux heures de récréation, on entend les enfants courir, crier, jouer, et je me demande comment une telle gaieté peut jaillir de ces murs tristes.

J'en garde des souvenirs blessants, mais je n'aime pas trop en parler. C'est un soulagement pour moi de voir que les petits semblent heureux de s'y retrouver, qu'ils apprennent facilement, sans cette angoisse qui me saisissait au ventre dès le matin au moment de partir, avec cette hantise de ne pas savoir répondre, de ne pas comprendre, avec la peur des heures de retenue, le soir, dans la salle de classe sans feu, ces heures perdues qu'on me reprochait à la maison, comme si je cherchais là un moyen d'éviter le travail domestique. Je partais tôt, le matin, pour terminer d'apprendre mes leçons en marchant, avant d'arriver, ou pour finir le livre que

je devais rendre, à la bibliothèque, sous peine d'une amende que je n'aurais pas pu payer.

Ma peur s'était transformée en mutisme, en hostilité, en rage. Une colère rentrée, de celles qui consomment de l'intérieur et incendient le regard. On me trouvait sauvage, rebelle, alors qu'un mot, un geste aurait suffi à faire céder toute cette tension qui me dévorait. J'étais lasse des moqueries des autres élèves, pour mes affaires oubliées, perdues ou cassées, pour ma blouse tachée ou déchirée, lasse des punitions. J'aimais apprendre, j'aimais lire surtout, j'aurais voulu des journées entières passées à vivre d'autres vies que la mienne, mais je haïssais l'école, tout autant que je désirais fuir un foyer où seules des brutalités m'attendaient. Oui, fuir, mais où ?

Yvon s'était mis à tourner autour de moi dès qu'il avait aperçu mes cheveux noirs et mon allure de chat pelé. Je n'avais pourtant pas grand-chose pour plaire. Depuis longtemps il gagnait sa vie en mer. Il avait les épaules larges, un beau sourire, et jamais il n'avait cherché à me serrer trop fort quand nous étions seuls. Je n'en demandais guère plus. J'aimais ses silences et sa façon de regarder l'horizon. Et puis le désir nous avait pris, un soir d'été, sur la lande ; nous nous étions fiancés comme ça, sur un lit de bruyère, et nous étions rentrés ensemble sans même nous cacher.

Le lendemain, il m'avait demandée en mariage et la noce avait vite suivi. Je ne pouvais croire à mon bonheur, j'avais eu une robe neuve et un petit voile

en dentelle, les cloches avaient résonné en notre honneur, rien que pour nous. On avait bu du cidre et du vin blanc, puis j'avais apporté mes deux robes dans la petite maison du bord du chemin qu'Yvon tenait de ses parents. Louis était arrivé vite et Yvon avait dit, à sa naissance, qu'il lui tardait déjà de l'emmener en mer avec lui. Louis avait le même sourire que son père.

À la grille de l'école, j'embrasse les petits, je remets en place une barrette, je reboutonne un gilet, rattache des lacets, et je les laisse s'élancer dans la cour. Je m'éloigne et j'entre dans l'autre versant de ma vie, celle de mère torturée par l'absence, par l'attente, par le silence, par l'inquiétude, par le remords. J'oublie tout. Je ne sais plus que j'habite la grande, la belle maison de la rue des Écuycers, l'une des plus enviées du village, avec ses fenêtres à petits carreaux, avec sa porte-fenêtre qui s'ouvre sur un élégant balcon arrondi, en fer forgé, avec son toit d'ardoises brillantes, sa porte cochère peinte en vert sombre et ses poignées en cuivre poli.

À ce moment-là, il faudrait me tuer si on voulait m'arrêter. Oui, j'oublie que j'habite là, que j'y marche sur des tapis qui assourdissent mes pas, que j'y vis dans une abondance de biens qui m'indiffèrent, avec des piles d'assiettes de toutes les tailles, à filet doré, bien rangées dans le buffet, que je m'y repose dans la lumière douce des lampes en porcelaine. Je ne sais plus rien de tout ça. J'ai ma robe

noire sur moi, celle du deuil d'Yvon, mon châle pour me protéger du vent et mes grosses chaussures lacées. Pour attendre mon fils, je n'ai besoin de rien d'autre. Je ne suis plus que cela, une mère abandonnée.

Chaque matin, je pars sur le sentier douanier, je longe la falaise. Je guette. À force de fixer l'horizon, les yeux me brûlent, à tenter de déceler le passage du bateau qui va ramener Louis. À perte de vue, je scrute le mouvement sans fin des vagues pour y déceler l'apparition du bateau qui me rendra à la vie. Des gouttes perlent sur mon visage, et je ne sais si elles sont faites de larmes ou d'embruns. Je tousse. Parfois, le soir, une mauvaise fatigue me tombe sur les épaules, mes yeux brillent trop, une vilaine rougeur enflamme mes pommettes, puis ça passe. Étienne s'inquiète, me rapporte des médicaments de l'officine, des pastilles brunes rangées dans une jolie boîte ronde en métal rouge, du sirop au goût de caramel brûlé. Il insiste pour que je consulte le docteur Grange, celui qui vient quand les enfants sont malades, celui qui soigne tout le monde, ici, depuis toujours semble-t-il. Il me propose de l'appeler, de m'accompagner, je dis oui, comme ça, oui, demain, et je m'abîme dans un sommeil traversé de bateaux.